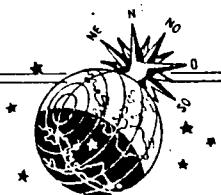


n° 3 1947

CONNAISSANCE DU MONDE

REVUE
MENSUELLE

DIRECTEUR :
G. FOUQUET



S O M M A I R E

CHEZ LES BRIGANDS KURDES

par Jacques SOUBRIER,
du Club des Explorateurs..... 5

L'AFFAIRE CASANOVA

par M^e NAUD 21

PROMENADE EN ARLES

par Jean-Louis VAUDOYER..... 35

WAGNER

par Henri SAUGUET 49

En couverture : ADOLESCENT KURDE (Photo J. Soubrier).

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 3, avenue Sully-Prudhomme, Paris (7^e).
Téléphone : Invalides 01-65. — *Publicité :* Style-Publicité, 76, rue de Monceau, Paris (8^e).
Téléphone : Laborde 10-45 et 10-46. Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays. Copyright by *Connaissance du Monde*.

ABONNEMENTS : Affranchissement simple : France et Colonies, 5 numéros : 150 fr. ;
10 numéros : 300 fr. ; Étranger, 5 numéros : 250 fr. ; 10 numéros : 500 fr. Compte chèque
postal : Paris 1251-31. Tout changement d'adresse doit être accompagné de 5 francs et de
la dernière bande d'envoi.

CHEZ LES BRIGANDS KURDES

Par Jacques SOUBRIER
du Club des Explorateurs



JACQUES SOUBRIER se fit connaître, en 1933, par un raid qu'il accomplit au Sahara, d'Alger à Tamanrasset, en motocyclette, dont il a raconté les péripéties dans son livre : De Paris au Hoggar.

En 1935, il effectue un long voyage à travers l'Ouest africain et une exploration dans la grande forêt du Libéria, dont il tire un nouveau livre, Savanes et Forêts. Il rapporte en outre, de cette tournée, une quantité de documents ethnographiques et de relevés d'itinéraires. La Société de Géographie lui décerne une médaille d'or (prix Henri Duveyrier).

En 1936, il parcourt l'Europe orientale à pied et, en 1937, 1938, 1939, il fait de longs séjours en Orient, et

plus spécialement chez les farouches nomades kurdes. De cette suite de tournées, il tire un nouveau livre, Moines et Brigands, paru tout récemment.

Auteur d'innombrables articles, chroniques, contes et récits pour la jeunesse, JACQUES SOUBRIER a été couronné par l'Académie des sciences et l'Académie française. Actuellement secrétaire général du Club des Explorateurs, il raconta pour CONNAISSANCE DU MONDE, au cours d'une conférence aussi brillante qu'improvisée, des souvenirs de ses voyages encore inédits, dont nous sommes heureux de publier des extraits.

JE vous avoue n'être pas tellement rassuré, car, la dernière fois que j'eus le malheur de parler des Kurdes, je me suis vu assailli, à la sortie par un personnage au geste menaçant qui m'accabla de propos pugnaces pour avoir dit des Kurdes

qu'ils se mouchaient dans leurs doigts, qu'ils mangeaient une cuisine exécrable et que, s'ils pratiquaient la plus large hospitalité, ils ouvraient aussi toutes grandes les portières de leurs tentes et l'échancrure de leurs robes à certains petits amis de l'homme dont la qua-

trième page des journaux nous propose quotidiennement l'extermination définitive et parfumée. Mon contradicteur était, bien entendu, un Kurde, fort chatouilleux sur la réputation de son pays — où, du reste, il n'avait jamais mis les pieds. Il n'en était pas moins vrai que j'avais peut-être risqué le pire, et je me suis aperçu, en tout cas, ce jour-là, qu'il était beaucoup moins dangereux de faire des voyages au loin, fût-ce parmi des anthropophages ou des brigands — ou ceusés tels — que de venir les raconter à Paris. Bref, s'il se trouve, par hasard, des Kurdes dans la salle — on ne sait jamais ! — je leur demande en grâce de ne pas s'offusquer de certaines anecdotes et de ne pas prendre non plus en mauvaise part le titre même de cette causerie : le mot « brigand » est loin d'avoir, en Orient, le caractère péjoratif que nous lui appliquons, fort à la légère, sous nos longitudes, et d'autant plus à tort, j'ajouterai, que nous savons fort bien montrer à l'occasion, nous aussi, combien sont fragiles et précaires les notions tellement démodées de propriété.

Nous irons donc ensemble, si vous le voulez bien, chez les Kurdes. Je ne vous donnerai pas le récit détaillé de mes différents voyages. Je vais seulement vous raconter quelques anecdotes vécues.

Les voies d'accès du pays kurde sont variées. La plus simple est encore la route classique du Moyen-Orient, voie de terre par Constantinople, l'Asie Mineure, Ankara, Alep, Damas. C'est celle que j'ai prise.



Damas.

Ici commence l'aventure. Il s'agit de pénétrer en contrebande dans certains districts kurdes d'Irak, de Perse et de Turquie interdits par les gouvernements respectifs.

A Damas, une première expédition est mise sur pied. Il s'agit, avec la complicité des Kurdes exilés, de recruter une petite troupe et de franchir la frontière, le Tigre, nuitamment. Peu de temps après mon passage à Damas, au cours d'un bref séjour à la pointe orientale de la Djezireh, l'affaire était au point, et la troupe recrutée parmi les plus authentiques bandits de la région.

Armés jusqu'aux dents, nous attendions, vers minuit, le moment propice pour traverser le fleuve. Un Arménien, qui avait été pris dans le nombre, commença à ce moment à faire quelques difficultés. Visiblement le bonhomme n'était pas sûr du tout. J'en fis part au chef de bande qui m'accompagnait :

— Aucune importance, me dit-il, donne-lui tout ce qu'il te demande, nous le tuerons en arrivant de l'autre côté...

Et, en même temps, il faisait un geste caractéristique.

Tels furent mes premiers rapports avec les bandits kurdes.

Mais, hélas ! une mauvaise nouvelle nous attendait : le messager qui avait été envoyé en éclaireur sur l'autre rive, pour y effectuer une première reconnaissance, revenait avec des précisions contrariantes : l'armée turque manœuvrait depuis la veille sur la rive en face, cantonnait dans tous les villages le long du fleuve et patrouillait sans cesse.

Il ne fallait pas songer à passer. Attendre, c'eût été perdre trop de temps ; nous décidâmes de tenter l'aventure ailleurs, en Irak.

Retour donc à Damas. Traversée de Damas à Bagdad en Chrysler à travers un désert plus ennuyeux, plus monotone et plus nul encore que le Sahara.

En fin de journée, au moment où le soleil vient de se coucher, alors qu'on commence à s'assoupir, bercé



UN CARAVANSÉRAI,
EN PAYS KURDE



MAHMOUD-PACHA,
CHÉF KURDE DE
DJEZIREH.



COSTUME KURDE, DANS LA RÉGION DE ROWANDUZ

INSTITUT KURDE de PARIS
BIBLIOTHÈQUE



AHMED, UN DES
CAVALIERS DE
NOTRE ESCORTE

par les cahots, une bouffée d'air humide, tout à coup, passe par les vitres baissées de la voiture, et on s'aperçoit qu'on franchit les eaux du Tigre où se reflètent les milliers de lumières de Bagdad.



Bagdad est une ville qu'on n'aborde pas sans émotion. Nous entrevoyons la vieille cité des princes marchands et des califes à travers la merveilleuse légende des *Mille et une nuits*. Les trésors d'Haroun al Rachid et les palais de Mansour ont peuplé nos rêves d'enfants et nous voudrions en retrouver quelque chose. Or il ne reste à peu près rien, hélas ! de toutes ces splendeurs évanouies. Les palais de brique et de faïence, reliés entre eux par des souterrains, où s'entassaient des richesses fabuleuses, demeures légendaires qui virent passer la robe noire

des califes et les armures mongoles, se sont effondrés au cours des siècles, remplacés aujourd'hui par de banales maisons de brique sèche. Le paysage lui-même n'évoque plus rien. La nature, semble-t-il, a tout oublié. Les plaines argileuses de Mésopotamie, privées des canaux qui les fécondaient, ont repris l'aspect d'un désert. Les épineux et les arbustes rabougris ont remplacé ces champs de blé de l'opulente Babylonie et ces vergers du temps des Sémites et des Sumériens, dont le souvenir a créé la légende du Paradis Terrestre.

La première impression, à Bagdad, c'est qu'il y fait très chaud. Le pays bat tous les records de température pour les moyennes d'été : 10° de plus qu'au Sahara, où pourtant Dieu sait s'il fait bon ! L'eau des robinets coule à 40°. Tout sèche en un instant, le linge lavé ou la mousse du savon à barbe. Obligation de dormir sur les toits, réveillé dès cinq heures par le soleil et par les mouches.

L'après-midi, dans les rues, c'est une fournaise intolérable. L'air chaud brûle littéralement les paupières, et l'on ne s'étonne pas que les soldats de Tamerlan, pendant le siège de la ville, se soient plaints de fondre comme cire, disaient-ils, sous leur cuirasse.

Bref séjour et nous remontons vers le nord, puis vers l'est, en direction de la frontière iranienne.

A Kirkouk, visitons la vieille mosquée, où se voient les tombeaux de Daniel, d'Ézéchiel et d'Ananias. Ananias est ce prophète qui, sur l'ordre du Seigneur, faisait cuire son pain sur des excréments humains desséchés.

Enfin, après des kilomètres à travers un pays aride, où moutonnent à l'infini des mamelons dénudés, nous arrivons au pays des Kurdes. C'est ici, dans un village perdu de la frontière, que m'attend un des hommes de Damas, et c'est avec lui, et déguisé en Kurde, que désormais nous allons parcourir

le pays, demandant l'hospitalité aux nomades sous leurs tentes en poils de chèvre.

Bientôt les premiers villages apparaissent et les premiers types de race kurde.



Avant d'aller plus loin, je pense que quelques mots rapides sur les Kurdes ne sont peut-être pas inutiles.

La race kurde est une des plus vieilles du monde. On les dit descendants des Mèdes ou des Parthes. Au milieu des populations sémites du Moyen-Orient, ils forment un îlot aryen qui a gardé au cours des siècles sa presque entière intégrité.

Ils sont aujourd'hui trois millions environ, répartis entre la Turquie, l'Irak, la Perse, la Syrie, et l'U. R. S. S. pour une très faible part.

Au cours de son histoire, le peuple

CAMPMENT DE DEMI-NOMADES KURDES





VIEILLE FEMME KURDE
DU KURD-DAGH

kurde, soumis à un régime féodal, a subi les conséquences des luttes entre seigneurs et entre tribus. Cette perpétuelle division, aggravée par les conditions géographiques, a toujours entravé son unité.

En Turquie, la lutte contre les éléments kurdes turbulents a pris souvent un caractère de grande brutalité. Un dicton turc ne dit-il pas, en effet : « le seul moyen de mater les Kurdes, c'est de les exterminer » ?

En Irak, il en a été de même à plusieurs reprises. Ici, les Kurdes, après avoir été soutenus moralement par la Grande-Bretagne au cours de la guerre de 1914-1918, ont vu avec peine ce même pays envoyer ses avions contre eux pour réprimer leurs révoltes. Or ils répugnent, en tant qu'Aryens, à se soumettre au gouvernement sémite de Bagdad. Et, en fait, depuis quinze ou vingt ans, ils n'ont cessé d'être en révolte latente.

En Iran, le problème est un peu

différent, les Kurdes se réclamant de la même origine aryenne que les Iraniens. Ceci ne les empêche pourtant pas de regarder du plus mauvais œil leurs maîtres de Téhéran.

En Syrie, la politique française à l'égard des Kurdes s'est toujours inspirée d'un profond désir de justice et de compréhension, le gouvernement s'efforçant de ne pas brimer ni choquer les sentiments patriotiques des minorités kurdes, sans couvrir pour cela une agitation révolutionnaire dont aurait pu prendre ombrage la Turquie, notre voisine et alliée.

En U. R. S. S., enfin, dans le pays qui n'a sur son territoire qu'un nombre extrêmement insignifiant de Kurdes, les Russes ont fait beaucoup pour les Kurdes, entretenant leur flamme nationaliste, créant pour eux un centre intellectuel kurde à Erivan, favorisant l'enseignement de leur langue, éditant leurs revues, manœuvrant extrêmement habile qui n'a pas manqué

d'impressionner très favorablement, depuis de longues années, les Kurdes de tous les pays, et manœuvre longuement méditée, dont nous commençons à entrevoir les résultats aujourd'hui, avant de les voir se développer, se préciser encore bien davantage, soyez-en sûr, dans un très proche avenir.

L'hospitalité des Kurdes est une de leurs plus vieilles coutumes ; le brigandage, il est vrai, en est une autre. A la manière des héros d'Homère : « L'hôte est un présent de Zeus », ils disent volontiers : « L'hôte est un envoyé de Dieu », mais ils semblent parfois se souvenir aussi du vieil adage nomade : « Tant que mon voisin aura quelque chose, je ne manquerai de rien » !

Au temps des Turcs, beaucoup de jeunes chefs entretenaient une troupe

d'hommes de main bien armés qu'ils employaient à combattre les voisins et à détrousser les caravanes. Mais les pauvres gens étaient épargnés, et, quand la victime avait la chance de reconnaître ses agresseurs, elle allait devant leur chef qui devait, alors, restituer le butin, ne gardant qu'une guelte raisonnable pour sa peine. Un brigandage pratiqué avec autant d'élégance était plutôt un jeu dont l'auteur et la victime devaient respecter les règles. Un voleur déloyal, un voleur qui ne se serait pas montré régulier, renié par les siens, n'aurait plus eu comme ultime ressource que de s'enrôler dans le corps des gendarmes.

Les Kurdes vivent en tribus. Leur loi, c'est le talion.

Leur langue, assez proche du persan,



LES GORGES
DE ROWANDUZ



est cependant bien spéciale, complète, avec des formes grammaticales riches et une syntaxe distincte. On lui trouve même de nombreuses similitudes avec le français.

La race kurde a donné à l'Orient beaucoup d'hommes illustres : Saladin, l'adversaire de Philippe Auguste et de Richard Cœur de Lion, qui reprit Jérusalem aux Croisés ; Nadir-Shah, l'aventurier, grand capitaine, qui régna sur la Perse au XVIII^e siècle ; Édrisi, le ministre célèbre du sultan Selim ; et enfin, parmi beaucoup d'autres encore, Roustem, le héros légendaire, le Roland de la Perse.

C'est ce passé de gloire et de légende qui donne aux Kurdes l'orgueil de leur race et qui les met, il faut bien le dire, très au-dessus de la plupart des populations de l'Asie antérieure.

Un Anglais, le major Soane, qui a longtemps vécu chez les Kurdes, en donne la définition suivante : « Versés de sang, nés pour la bataille ou la bagarre, voleurs et brigands, sans bon sens et sans pitié, mais race brave, hospitalière, sans égale pour la franchise et l'honneur, de mine sympathique et de beau visage. »

Car le Kurde, en dépit de ses défauts, appelle vraiment la sympathie. Racé, accessible au sentiment de l'honneur, considérant la résignation comme une faiblesse, aimant le danger, qui rend la vie plus savoureuse, il réalise un mélange de courage et de poésie dont le raffinement fait oublier certains aspects brutaux.

Un poète kurde s'exprime ainsi :

*La vie est un tamis.
Agitez-la, trois grains demeurent :
La bonté, la tendresse et l'amour.*

Et, lorsqu'il parle de son pays, de sa race, le Kurde a pour nous émouvoir les plus pathétiques accents du patriotisme meurtri :

*Mourir pour toi, Kurdistan, rien n'est
[plus beau ;
Être maître chez soi et fièrement chanter
[en kurde
Dans la flamme de nos âmes célébrant
[la gloire
De notre race millénaire, de notre terre
[chérie.
Être libre, aimer, croire et mourir.
Interroge cette fontaine : elle te dira
Que, dans son murmure, il y a mille
[soupirs,
Mille larmes, mille révoltes et mille
[espérances !*

Ainsi la poésie nous ramène à la politique, c'est un bien triste méfait. Mais c'est un sujet trop brûlant pour qu'on s'y attarde. Reprenons plutôt notre route...



Après les premiers villages en torchis, apparaissent les huttes des demi-nomades, plus sommaires encore : quelques gros poteaux fourchus soutenant un toit de branchages, avec des nattes en guise de murs.

Les hommes sont habillés de larges pantalons et d'une veste croisée, gris mauve, en poil de chèvre, ornée de rayures de couleurs. Une large ceinture de coton, très longue, enroulée dix fois autour de leur taille, leur sert à maintenir le poignard et à ranger leurs objets précieux.

Les manches de leur chemise, taillées en pointe, dépassent les poignets d'un bon mètre et traînent par terre, quand ils ne les nouent pas au-dessus des coudes ou derrière les épaules.

Les femmes, rarement jolies, sont vêtues d'une tunique bleu foncé plutôt crasseuse. Elles teignent leurs cheveux au henné, ce qui leur donne une couleur queue de vache assez ignoble.

Dans la plaine, la moisson s'achève. Les hommes coupent avec leur faucille



UN KURDE JAF AUX LONGS CHEVEUX BOUCLÉS

de petites gerbes, comme aux temps bibliques.

Cette terre, si fertile, n'est pas mieux cultivée qu'alors. La charrue dont ils se servent est en bois, avec un petit couteau de fer qui creuse à peine le sol.

Dans un petit village de la frontière, voici les heik Ala-ed-Dine, chef d'une secte de derviches, entouré de ses deux fils. Il ressemble, avec ses lunettes, à un grand vizir d'opérette. C'est un charlatan, du reste, qui mystifie les gens du pays.

Quant à son fils, Osman, lui c'est un grand seigneur, un seigneur de miniature persane, qu'un soupçon de tuberculose distinguée pare d'une grâce toute romantique. Sa robe de soie vert- nil à rayures d'or traîne sur les graviers, ainsi que les longues manches, taillées en pointe, de sa chemise. Dans l'échancrure de son vêtement apparaît

un gilet de brocart rose. Son turban est énorme, un peu flou, comme certains chapeaux de femmes en 1900. Des franges de soie blanche lui encadrent le visage, assombri par une courte barbe à la Musset. Il avance avec grâce et dignité, me conduit à travers des massifs remplis de roses, en cueille une qu'il m'offre avec un sourire, en s'inclinant, en froisse une autre entre ses doigts et la porte lentement à ses narines en fermant les yeux. Puis, relevant d'une main sa robe pour gravir quelques marches, de l'autre, avec la désinvolture nonchalante et l'aisance d'un gentilhomme, il se mouche, hélas ! dans ses doigts...

Notre petite caravane va serpenter dans les montagnes, au long des sentiers de rocaille. Il faut souvent mettre pied à terre pour soulager les chevaux. Parfois on voyage la nuit.



DANS LA RÉGION
DE SULAIMANIYCH

UN KURDE JAF



Et voici qu'apparaissent les campements de Jafs, les larges tentes noires, éparpillées sur les pentes.

Après des tentes s'affairent les femmes, enveloppées dans des vêtements bleus d'où dépassent de larges pantalons rouges serrés aux chevilles. Dans leur dos flotte une pièce d'étoffe nouée sous le menton, et, par-dessus leurs cheveux épais, rougis au henné, s'étagent les complications d'un turban mêlé de sequins et de bijoux d'or.

Non voilées, elles portent souvent une petite turquoise dans la narine droite.

Les hommes sont habillés, pour la plupart, d'une culotte bouffante ou d'un large pantalon et d'une veste croisée. Certains passent une longue tunique par-dessus. Beaucoup ont les cheveux longs et ondulés. Presque jamais de barbes. Le refrain d'une

chanson kurde ne dit-il pas, en effet :

*Je te le dis, je ne t'aime pas (bis),
Parce que je ne peux pas aimer un
[homme à barbe.*

Quelques-uns, en plus de leurs vêtements, portent une sorte de boléro de feutre épais, sans manches.

Tout cela ne donne pas une bien grande idée de propreté, et on se demande si ce n'est pas dans cette région qu'est né le proverbe des nomades : « Tête peuplée, cœur généreux. »

Dans les basses vallées, la moisson est achevée.

Dans les manèges de plein vent, des chevaux ou des vaches foulent aux pieds les gerbes étalées.

C'est le battage. Avec de grandes fourchettes en bois, comme aux époques les plus reculées, les hommes lancent

en l'air la paille hachée; la balle, légère, est emmenée par la brise à quelques mètres, tandis que le grain retombe et s'amasse. Après quoi, selon la coutume antique, la fourche à vanner est plantée au sommet du gros tas blond. Et l'on songe à Théocrite, aux vers de la septième idylle :

*Puissé-je à nouveau, dans le blé qu'on
[entasse,
Planter la grande pelle à vanner !*

Au fur et à mesure que se déroule notre voyage, la saison s'avance, les pâturages s'épuisent, et nous rencontrons à plusieurs reprises des tribus qui changent de vallée pour chercher, à des altitudes plus fraîches, des prairies encore intactes. Les vaches portent, enroulés sur leur dos, les tentes et les piquets : exode biblique où se mélangent les chevaux, les buflles, les vaches, les moutons, les ânes et les mulets. Au passage des gués, la troupe se disloque, les chevaux ralentissent et boivent en marchant, les femmes se passent un peu d'eau sur le visage ; sur la rive, les bestiaux s'attardent quelques instants à brouter.

Le soir, chez ces nomades, nous nous installons auprès des tentes, après avoir entravé les chevaux. Bientôt descend la nuit légère, troublée par les aboiements des chiens. Le silence et la brume engourdissent les vallées. Chacun s'endort, caressé par le vol des chauves-souris.

Le matin, on se réveille tout humide encore de rosée, alors que les premiers rayons givrent d'or rose le flanc blond des collines :

*La nuit était longue et l'horizon gris,
Mais comme il est merveilleux le réveil !
chante le poète kurde.*

Divers incidents émaillent notre tournée. Dénoncés, nous sommes poursuivis par des soldats, qui blessent un des hommes de l'escorte. Une autre fois, un des chevaux glisse dans un

ravin et se tue. Non seulement le cheval, mais toute sa charge, y compris des rouleaux de photos, est perdue.

Et les brigands, direz-vous ?

Eh bien ! voyez-vous, il est assez difficile quelquefois, en Orient, de les détecter. C'est comme chez nous, il n'y a rien qui ressemble à un honnête homme, vous le savez, comme une canaille.

C'est ainsi qu'un jour, sous la tente d'un de ces Jafs à la mine farouche, et dont je ne peux pas dire que j'aie eu à me plaindre, je dis à mon hôte :

— On assure toujours que les Kurdes sont des bandits et pourtant je me promène ici sans être inquiété, et tu me reçois comme un ami...

— Oui, oui, me répondit-il, seulement, vois-tu, à 200 mètres de ma tente, je ne pourrais garantir qu'il ne t'arrivera rien...

Un autre, devant qui je me plaignais d'une façon très détachée, du reste, de quelques hommes de mon escorte, se pencha vers moi et me dit, très cordial :

— Si tu veux qu'on les tue ce soir, c'est facile...



Plus au nord, voici maintenant la région de Rowanduz et ses gorges, où les caravanes, jadis, étaient régulièrement détroussées.

Nous arrivons dans la région du Grand Zab ; c'est le fleuve que suivit le fils Tobie allant au pays des Mèdes recouvrer les créances de son père, et dans lequel il pêcha le gros poisson dont le fiel lui servit à guérir la cécité paternelle. Heureux Tobie ! Un ange l'accompagnait et, à son retour, il ramenait la belle Sarah.

C'est ici que j'avais précédemment organisé une autre tournée de contrebande qui allait plus mal se terminer. La nourriture avait été exécrable, des



UNE FEMME KURDE
DE LA TRIBU DES JAFS



UN TYPE KURDE A
LA TÊTE DE BANDIT

œufs pas frais frits dans du beurre rance, de la galette de glands. Peut-être même quelque individu mal intentionné y avait-il ajouté autre chose — en Orient, on ne sait jamais ! Bref, j'avais été obligé d'abrèger mon séjour et de rentrer à Mossoul dans le plus piteux état, réduit à l'état de squelette ambulante. Évacué sur Alep après avoir été abandonné par les médecins, je retournai en France, pour m'y remettre de toutes ces misères. Au printemps suivant, je me retrouvais de nouveau aux portes de l'Irak, en Djezireh, au bord du lac Khat-tounié, dans un village de Bédouins pêcheurs.

Il s'agissait d'entrer toujours en fraude dans le Djebel Sindjar irakien, qui est interdit, comme le Kurdistan, car les habitants, les Yezidis, sont en révolte.

Nous voici donc sur la route du pays des Yezidis. Pour passer la frontière, ce n'est pas compliqué, il n'y en a pour ainsi dire pas. A cheval, donc, avec quelques hommes, nous entrons chez les Yezidis comme dans du beurre.

Et puis, une fois la tournée terminée, par un vieux scrupule de conscience, je renvoie mes hommes vers la Syrie et vais me présenter, avec des papiers fort en règle — un peu pour voir la tête qu'ils feront — aux militaires d'un poste irakien. Là, c'est bien simple, on m'arrête. Les soldats m'incarcèrent, me mettant au régime de la galette de je ne sais pas trop quoi et du verre d'eau, et, comme ils ne comprennent rien à mon cas, ils m'emmènent, ils me convoient plus exactement, vers un autre poste, fiçlé sur un mulet de bât qui m'écartèle les jambes, en plein soleil, sans chapeau, bras et jambes nus, du matin au soir. Mais le pire, c'est que ces gendarmes chantent : or il n'y a rien de terrible, en Orient, comme un gendarme qui chante... Cela commence par le bourdonnement d'un frelon, si bien imité qu'au début, machi-

nalement, on fait le geste de chasser l'insecte. Puis cela se poursuit par les vagissements d'un nouveau-né, pour aboutir enfin aux hurlements d'un monsieur qu'on étrangle.

Un pseudo-douanier me fouille, m'interroge :

— Qu'avez-vous à déclarer ?

Et, tel Cosinus, je lui réponds :

— J'ai à déclarer que je ne suis pas satisfait du tout, du tout...

A Mossoul, où nous arrivons finalement, nouveaux interrogatoires. Oh ! rassurez-vous, la police irakienne, ce n'est pas la Gestapo, loin de là. Il y avait même un médecin de prison qui aimait d'autant plus son métier que la prison était, disait-il, le seul endroit où il pût suivre ses malades...

Je vous passe la suite de mes malheurs. Je vous dirai seulement que j'étais inculpé d'espionnage, de complicité dans l'assassinat du chef d'état-major irakien (je n'ai jamais pu savoir pourquoi), d'atteinte à la sûreté intérieure et extérieure de l'État. Et il faut croire que la justice irakienne n'est pas tellement méchante, puisqu'elle s'est contentée, en fin de compte, de m'expulser *manu militari*, avec, sans doute, à la clef, quelque indignation nationale...

A la faveur de cette expulsion, j'ai pu retourner encore une fois chez les Kurdes. J'ai vécu là, sous la tente de Naïeff Bey, puis de Mahmoud Pacha, les plus belles heures peut-être de ma vie. Nous partions le matin dès l'aurore avec quelques hommes d'escorte, sur de jolies bêtes à longues crinières, sûres, ardentes, nerveuses, et nous galopions de longues heures à travers pentes et vallées, suivis par les poulains espiègles aux jambes raides. Nous suivions parfois les bords du Tigre, le long de ce sillon gigantesque où le grand fleuve nourricier, depuis des millénaires, a creusé son lit, ou bien nous visitons les campements de la tribu.

Le plus souvent, nous passions de longues après-midi à deviser dans cette atmosphère de paresse adorable et dans ce divin oubli du temps, qui est le charme même de l'Orient.

Sous la tente, c'était un incessant va-et-vient de serviteurs. Comme je complimentais naïvement mon hôte, un jour, sur le nombre de ses domestiques, il me répondit avec un sourire :

— Mais, mon cher, dans ma tribu, ils sont *tous* mes domestiques...

Ainsi, pendant des mois, il m'a été donné de vivre au contact de ces hommes rudes. J'ai pu apprécier leur

sens de l'hospitalité, leur confiance à l'égard de l'étranger.

Leur sens de l'honneur et de la discipline m'ont aussi vivement frappé. Il me souvient que, sous la tente d'un de ces grands chefs nomades auprès de qui j'ai vécu, son fils aîné, chaque soir, allait faire sentinelle avec les guerriers de la tribu. Son titre de bey ne le dispensait pas des longues attentes nocturnes, si fastidieuses. C'est ainsi que, bien souvent, ces hommes aux mœurs primitives nous rappellent une grande leçon, à savoir que l'autorité ne se prend pas, mais se mérite, et qu'avant de vouloir commander il faut savoir obéir.

LA GRANDE CAFETIÈRE
DES CHEFS DE TRIBUS NOMADES,
CHEZ NAIEF BEY



(Photos Jacques Soubrier.)





LA SERENADE ITALIENNE.
*Copie d'après le tableau original, peint
par Watteau, de même grandeur.*

ITALICA CANTATIO.
*Sculpta iuxta Exemplar Eiusdem magnitudinis
à Watteau. Demum.*

FÊTE DU CARNAVAL VÉNITIEN

Gravure de Scotin, d'après Watteau. (Cabinet des Estampes.)

